



Ultramodernes solitudes

James MEEK
Roman familial, évocation du monde moderne, livre pop, mais aussi page-turner implacable : du grand James Meek.

Imaginez un personnage de Douglas Coupland propulsé dans *Les Feux de l'amour*, où il aurait rencontré des personnages tout droit sortis de l'univers de Michel Houellebecq, ou d'autres échappés de chez Irvine Welsh. Voilà. Vous y êtes. Vous avez ouvert *Le Cœur par effraction*, roman dingue mais tout à fait maîtrisé de l'Écossais James Meek. L'on y suit deux personnages majeurs. D'un côté Ritchie Shepherd, quadragénaire, ancienne gloire du rock FM avec son groupe The Lazygods, qui s'est marié avec une ancienne membre dudit groupe, a des enfants, une maison à trois millions (de livres

sterling), et s'est reconverti en présentateur télé pour public adolescent. Un âge où se trouve encore la stagiaire de quinze ans avec qui il a trompé sa femme. D'un autre côté, son antithèse : sa sœur cadette, Rebecca, dite Bec, une chercheuse scientifique en mal de cœur, qui travaille pour un grand laboratoire, et est allée jusqu'à s'inoculer un virus antidote contre la malaria – pour tester un vaccin. Elle vient de refuser la demande en mariage que lui avait faite le patron d'un tabloïd à fort tirage. Un tirage qui pourrait décupler si son boss décidait d'exploiter cette nouvelle qu'on lui apporte : Ritchie et sa petite stagiaire.

Comme il l'avait fait dans *Un acte d'amour* (2007), puis pour *Nous commençons notre descente* (2008), Meek déroute vite son lecteur, qui a compris dès le début que rien ne se passera comme prévu. La vengeance n'est jamais là où l'on croit, dans un roman qui, au fond, est une boule à facettes : histoire « pop » du monde moderne et de la com-

munication, chantages, manipulations, secrets de famille déminés, conte de la résignation et du doute. Chaque personnage secondaire ne l'est en fait pas : chacun deviendra un pivot de l'intrigue. Ritchie est une merveille de cynisme, quand sa sœur se révèle un des plus attachants personnages féminins de cette rentrée.

Si, en ce monde, chacun de nous a souvent une vie réelle et une vie virtuelle, et que notre temps s'en trouve toujours plus morcelé, Meek a pris acte de nos vies-puzzle. Il nous tend, en miroir, un roman morcelé où chacun a plusieurs vies. Mais l'écrivain transforme cet état de choses : à la scansion nerveuse de la modernité, il superpose un flux narratif impressionnant de limpidité et de virtuosité. Au final, une fiction où rien n'est innocent. Sauf ses personnages.

Hubert Artus

★★★ *Le Cœur par effraction (The Heart Broke In)* par James Meek, traduit de l'anglais (Ecosse) par David Fauquemberg, 528 p., Métailié 21 €

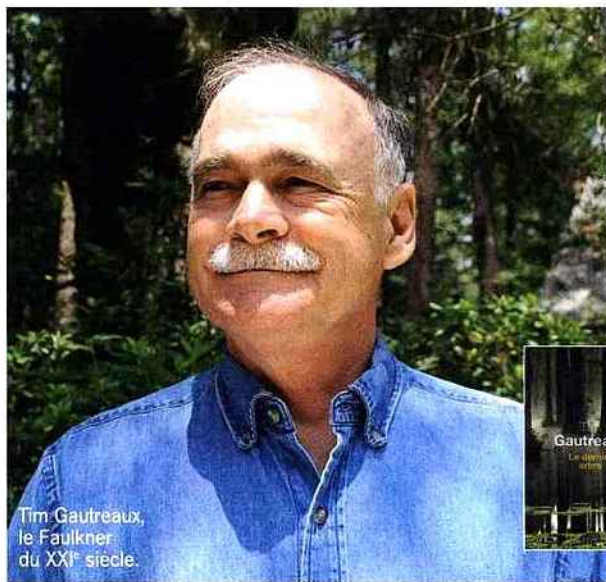


Trou du monde

Tim GAUTREAUX
La formidable histoire de deux frères, dans l'Amérique sudiste des années 1920. Misère, violence et désespoir transpercent les pages.

D'une violence infinie et d'une humanité intense, *Le Dernier Arbre* de l'inconnu Tim Gautreaux est un magnifique roman sur l'Amérique sudiste des années 1920, les séquelles de la guerre en Europe, l'Amérique ivre de progrès au mépris de toute morale sociale. Randolph est un fils de riche négociant à Pittsburgh. Envoyé par son père en Louisiane pour retrouver son frère aîné, Byron, il va découvrir un pays dévoré par l'humidité, l'alcool et la misère. Avec ses bottines neuves et ses costumes sur mesure, il traverse la région jusqu'à Nimbus, un coin investi par les corbeaux où seule vrombit la scierie dont il est devenu propriétaire. C'est là qu'il vient retrouver Byron, un homme brisé par la guerre de 14-18, incapable d'effacer de sa mémoire les boucheries de Verdun. Byron s'est réfugié dans ce trou qui se limite à deux parcelles : la scierie qui emploie tout le monde et le salon tenu par la mafia. Devenu policier, il fait la loi à coups de pistolet, c'est sa façon de faire respecter un semblant d'ordre. Randolph, lui, croit à la paix, au dialogue mais la situation ne lui permet pas non plus de rendre une justice humaine.

Dès les premières lignes de ce roman, on sent chez Tim Gautreaux, né en Louisiane, un amour sans mesure pour son pays où les ouvriers noirs perdent la vie comme on joue aux dés. L'auteur nous plonge dans cette fin du monde gorgée de moustiques et de serpents. Là-bas, les employés de la colonie ne valent pas mieux que les chevaux mais trouvent dans les beuveries du samedi une ultime raison d'aller travailler. Seules les femmes perdues dans ce borborygme apportent un semblant



Tim Gautreaux, le Faulkner du XXI^e siècle.



d'humanité en rêvant d'un avenir, ailleurs. Les marécages, l'odeur putride, les arbres découpés jusqu'au dernier avant de lever le camp, tout est décrit avec ferveur dans cette œuvre magnifique.

Mais c'est l'écriture de Tim Gautreaux qui reste longtemps en mémoire : sa montée en puissance pour décrire un décor de dévastation, les relents de la guerre de Sécession, l'amour de deux frères l'un pour l'autre et leur générosité. Au milieu de ce cloaque rempli d'ivrognes, d'alligators et de canassons aveugles, Tim Gautreaux se tient droit et nous offre, tel un Faulkner du XXI^e siècle, une fiction tantôt lyrique tantôt raide comme l'alcool de contrebande que servent les rituels du salon.

Christine Ferniot

★★★ *Le Dernier Arbre (The Clearing)* par Tim Gautreaux, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Paul Gratiat, 416 p., Seuil, 22 €